

Oraison Funèbre

DE MADAME

MARIE DE WIGNEROD ,

DUCHESSE D'AIGUILLON , PAIR DE FRANCE ;

Prononcée en l'Eglise des Carmélites , à Paris , le 12 août 1675.

Reliquum est... ut qui utuntur hoc mundo , tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.

L'importance est d'user de ce monde , comme si l'on n'en usait pas , car la figure de ce monde passe.

Ep. 1 aux Corinthiens , c. 7.

QU'ATTENDEZ-VOUS de moi , Messieurs , et quel doit être aujourd'hui mon ministère ? Je ne viens ni déguiser les faiblesses , ni flatter les grandeurs humaines , ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi , si j'interrompais les sacrés mystères pour faire un éloge profane , si je mêlais l'esprit du monde à une cérémonie de religion , et si j'attribuais à la force ou à la prudence de la chair , ce qui n'est dû qu'à la grâce de Jésus-Christ. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre , que tout finit , afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point , et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir , pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte , les larmes de ceux qui la pleurent , des autels revêtus de deuil , un prêtre qui offre attentivement le sacrifice

DE MADAME D'AIGUILLON.

35

que l'Eglise appelle terrible , un prédicateur qui , sur le sujet d'une seule mort , va décrire la vanité de tous les mortels , tout cet appareil de funérailles vous a sans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funèbres , la nature se trouve saisie ; un air triste et lugubre se répand sur tous les visages : soit horreur , soit compassion , soit foiblesse , tous les cœurs se sentent émus ; et chacun regrettant la mort d'autrui , et tremblant pour la sienne propre , reconnaît que le monde n'a rien de solide , rien de durable , et que ce n'est qu'une figure et une figure qui passe.

Oui , Messieurs , les plus tendres amiliés finissent : les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface ; les plaisirs sont des amusemens qui ne laissent qu'un long et funeste repentir ; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes , ou nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule , quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de momens qui passent ; et par ces révolutions continuelles nous arrivons , souvent sans y avoir pensé , à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'ame chrétienne , qui , suivant le précepte de Jésus-Christ , n'aime ni ce monde , ni tout ce qui le compose ; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidèle , sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée ; qui sait se réjouir sans dissipation , s'attrister sans abattement , désirer sans inquiétude , acquérir sans injustice , posséder sans orgueil , et perdre sans douleur ! Heureuse encore une fois l'ame , qui s'élevant au-dessus d'elle-même , et , malgré le corps qui l'appesantit , remontant à son origine , passe au travers des choses

créées sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son créateur !

J'ai fait, Messieurs, sans y penser, sous le nom d'une ame chrétienne, le portrait de très-haute et très-puissante dame, madame Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, pair de France; et croyant vous donner seulement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités et des folies trompeuses du monde; occupée à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir, pénétrée durant sa vie des tristes mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur, elle a sauvé son cœur des attachemens grossiers et des mauvais usages du monde.

J'atteste ici la conscience des grands de la terre : quel fruit recueillent-ils de leur grandeur ? Ils jouissent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur salut en le méprisant ; ils en goûtent les plaisirs, et n'en veulent pas connaître les dangers : ils font servir à leur convoitise les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité ; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle et oisive. Ainsi, superbes dans leur élévation, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs prospérités temporelles, ils errent de passion en passion, et deviennent par un secret jugement de Dieu, les jouets de la fortune et de leur propre cupidité.

Grâce à Jésus-Christ, il se trouve des ames fidèles qui usent de la grandeur avec modération, des richesses avec miséricorde, de la vie avec un généreux mépris ; qui s'élèvent à Dieu par la foi ; qui se communiquent au prochain par la charité ; qui se purifient elles-mêmes par la pénitence. C'est là le caractère de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, et dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour servir Dieu noblement ; riche, que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ

vivante, que pour se disposer sérieusement à bien mourir. Voilà tout le sujet de ce discours. Seigneur, posez sur mes lèvres cette garde de circonspection et de prudence que vous demandait autrefois le Roi prophète (1), et ne permettez pas qu'il se glisse rien de bas ni rien de profane dans un éloge que je prononce devant vos autels, et que je ne dois fonder que sur vos vérités évangéliques.

Loin donc de cette chaire cet art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs ancêtres, qui remonte à des sources souvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, et qui s'arrête à des généalogies sans fin, comme parle l'Apôtre (2), plus propres à satisfaire une vaine curiosité qu'à édifier une foi solide. Vous savez, Messieurs, et c'est assez, que la noble maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le règne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient par une longue succession de vertus, et a mérité, par de signalées victoires remportées sur terre et sur mer, de perpétuels accroissemens d'honneur et de gloire.

Vous savez que la maison du Plessis-Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siècles par elle-même et par ses glorieuses alliances avec des princes, des rois, et des empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse duchesse, sinon qu'elle a ennobli par sa piété ces familles dont elle est sortie, et que, réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du chrétien est celle qui le rend enfant de Dieu, qu'il y a une pureté de mœurs plus estimable que celle du sang, et une noblesse spirituelle, qui consiste à être conforme à l'image de Jésus-Christ.

(1) Ps. 31. — (2) 1. Tim. 1.

Ces sentimens furent gravés dans son esprit aussitôt qu'elle en fut capable ; et quand ne le fut-elle pas ? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge ; elle eut de bonnes inclinations ; elle conçut de bons desirs ; elle fit de bonnes œuvres , presque au même temps. Les vertus semblaient lui être inspirées avant qu'on les lui eût apprises , et son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Ainsi Dieu prévient quelquefois ses élus de bénédictions avancées : et , par des dons naturels , préparant lui-même les voies à la grâce qu'il leur destine , il porte leurs volontés naissantes au bien par des impressions secrètes de son amour et de sa crainte , pour les conduire aux fins que sa providence leur a marquées.

Cette jeune plante , ainsi arrosée des eaux du Ciel , ne fut pas long-temps sans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes , aussitôt qu'on les eut vues naître ; cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ses besoins ; cette modestie qui la retint toujours dans les lois d'une austère vertu et d'une exacte bienséance ; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux , le vil d'avec le précieux ; cette grandeur d'âme qui la soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune ; cette tendresse et cette compassion qui la rendit sensible à toutes les misères connues ; et cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devait , et à faire aux autres tout le bien dont elle s'estimait capable. Ces vertus , qui sont les fruits de l'expérience et d'une longue réflexion dans les personnes ordinaires , étaient , ce semble , le fond de l'esprit et du tempérament de celle-ci.

Le premier usage qu'elle fait du monde , c'est d'en connaître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Elle est

née d'une mère (1) qui peut lui servir d'exemple et de guide dans la voie du salut : une mort précipitée la lui enlève. On l'appelle à la cour d'une grande reine (2) , pour en être un des principaux ornemens : un coup imprévu de tempête civile et domestique jette sur des bords étrangers cette princesse infortunée qui l'honorait de sa bienveillance et de son estime. On lui choisit un époux tiré du sein de la faveur et de la fortune (3) ; et cet époux , dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages , trouve bientôt une honorable mais triste mort , sous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le Ciel la cause de ces funestes événemens. C'est vous , mon Dieu , qui , pour attirer à vous seul les desirs et les affections de cette ame choisie , rompiez ces liens aussitôt qu'ils étaient formés , et , mélangant à ces premières douceurs des amertumes salutaires , l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur et à votre immuable vérité.

Mais pourquoi m'arrêté-je à ces circonstances ? Ne disons rien que d'important , et passons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde , lorsqu'elle se vit au milieu de ses vanités. Déjà pour l'honneur de sa maison , et plus encore pour celui de la France , était entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus que par ses dignités et par sa fortune ; toujours employé , et toujours au-dessus de ses emplois ; capable de régler le présent et de prévoir l'avenir , d'assurer les bons événemens , et de réparer les mauvais ; vaste dans ses desseins , pénétrant dans ses conseils , juste dans ses choix , heureux dans ses entreprises ; et , pour tout dire en peu de mots , rempli de ces dons excellens que Dieu fait à certaines ames

(1) Françoise du Plessis-Richelieu.

(2) Marie de Médicis. — (3) M. de Combalet , neveu du connétable , fut tué au siège de Montpellier.

qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

Ici, Messieurs, vous pensez au cardinal de Richelieu, sans que je le nomme. Recueillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître, ce que son maître fit pour lui; les services qu'il rendit et les grâces qu'il reçut: et quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Eglise a de grand, tout ce que le siècle a de pompeux et de magnifique, les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, et tout ce qui suit ordinairement la faveur et la reconnaissance d'un roi juste et puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle, et nécessaire.

La grandeur de la nièce était liée à celle de l'oncle. Que fera-t-elle? tout flatte son ambition d'autant plus dangereusement qu'elle est soutenue par la beauté, la douceur, la sagesse, et toutes les grâces du corps et de l'esprit, qui nourrissent l'orgueil, et qui attirent la vaine complaisance des hommes. Ne craignez pas, Messieurs; la foi lui découvre tous les pièges qui l'environnent. Elle aperçoit, au travers de tant d'apparences trompeuses, le fond de la malignité du monde, et se prépare à le quitter. Vierges de Jésus-Christ, devant qui je parle, s'il en reste encore parmi vous qui aient porté la croix depuis si long-temps, et vieilli saintement sous le joug de l'Evangile, vous l'avez vu, sinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de colombe elle vola sur le Carmel, pour y mener, comme vous, au pied des autels, une vie austère et pénitente, et pour cacher une gloire importune qui la suivait, sous le même voile dont on l'a vue couverte après sa mort.

La puissance et l'autorité s'opposèrent d'abord à son dessein, et sa faible santé lui ôta les moyens de

l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyait avoir quittées! Combien de fois accusa-t-elle de lâcheté son obéissance, quoique forcée! Combien de fois se reprocha-t-elle la délicatesse de sa complexion, comme si c'en eût été sa faute, et non pas celle de la nature! Combien de fois tourna-t-elle ses tristes regards vers l'autel d'où l'on venait de l'arracher, renfermant dans son cœur sa vocation tout entière, et se faisant au milieu d'elle-même une solitude intérieure et secrète, où le monde ne pût la troubler! Aveugle sagesse des hommes, qui, sur des vues que donnent la chair et le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu! ou plutôt, sage Providence de Dieu, qui par des routes inconnues, conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes! C'était assez que la victime se présentât devant l'autel. Son sacrifice fut agréable, quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui sonde les cœurs, et qui voit nos volontés dans le fond de l'âme, se contenta de ce désir qu'il avait lui-même inspiré, et ne permit pas qu'on laissât dans une étroite et sombre retraite, celle dont les exemples devaient être si éclatans, et dont la charité devait s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par là, Messieurs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici sa conduite si sage et si régulière, en un âge où le monde pardonne quelque emportement de vanité, en un état où elle aurait pu soutenir par autorité ce qu'elle aurait fait par imprudence. Ne sortons point du sens de mon texte, et réduisons-nous à l'usage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc un grand ministre qui sert un grand roi, et qui, l'assistant de ses soins et de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques et particulières. C'est lui qui reçoit les vœux qui écoute les plaintes, qui examine les

nécessités, qui pèse les services, qui démêle les intérêts, et qui posant au pied du trône, comme un dépôt sacré, les prières et les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs, qui déclarent l'intention du prince, et font la destinée des sujets. Aussi chacun le regarde comme un médiateur par qui se distribuent les bienfaits et les récompenses; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les momens commodes et favorables d'un homme chargé de tant de soins, et de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent souvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante et charitable?

Ce fut en ces occasions que notre illustre duchesse employa ce pouvoir que son esprit et sa sagesse lui avaient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux, pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des faibles et secourir des misérables, pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les grâces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savait-elle une famille opprimée? elle animait la justice contre l'oppression. Trouvait-elle des gens de bien inconnus ou négligés? elle leur procurait des emplois selon leurs talens. Arrivait-il des dissensions et des discordes? elle portait des paroles de réconciliation et de paix. Apprenait-elle les cris et les gémissemens des provinces que le malheur des temps avait affligées? elle leur obtenait, par ses avis fidèles et par ses sollicitations ardentes, des soulagemens et des assistances considérables.

Que dirai-je davantage? Le ministre s'appliquait aux affaires d'Etat, et lui laissait le ministère de ses libéralités et de ses aumônes; et pendant que l'un

formait dans son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les élémens pour dompter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un passage dans les Alpes pour aller secourir des alliés, et préparait ainsi une longue et heureuse matière de triomphes; l'autre songeait aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelans, de fonder des missions dans le royaume et hors du royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fidèles, et préparait la matière de ces glorieux établissemens qui seront les monumens éternels de sa piété.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit que le plaisir de vous satisfaire, et peut-être la facilité de nuire aux autres impunément: vous qui ne vivez que pour vous-mêmes, et qui perdez sans cesse de vue non-seulement la charité, qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié et l'affection humaine, qui est le lien de la société civile; vous enfin, à qui les longues prospérités ont formé des entrailles cruelles (1), selon la parole de l'Écriture, et qui, bien loin de soulager des misérables, achevez d'opprimer ceux qui le sont. Pardonnez cet emportement, Messieurs, à une juste indignation: je reviens à mon sujet. Vous avez vu comment une ame prédestinée use de la grandeur et de la puissance; apprenez comment elle use des richesses.

L'Esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété, et les confond ordinairement avec les crimes: il leur attribue un caractère de réprobation qui paraît inévitable, et il en fait la matière de ses plus sévères jugemens. Il avertit de les craindre; il commande de les mépriser; il conseille de s'en défaire, tant parce qu'elles endurent

(1) *Viscera impiorum crudelia. Prov. 12.*

sent le cœur et le déchirent par ces inquiétudes du siècle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parce qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la mollesse, et tous les autres dérèglemens de l'ame.

Toutefois le même Esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la grâce, qu'il y a un usage de miséricorde et de charité qui sanctifie les richesses, qu'elles sont utiles à l'homme sage; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres qui se retrouve dans le Ciel, et que Dieu, qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns afin qu'elles soient le supplice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument, et les donne aux autres comme un moyen d'édifier l'Eglise par leurs aumônes, et de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur des ames nobles et désintéressées, renouvez, Messieurs, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une espèce de charité vive, libérale, universelle, qui ne cesse de faire du bien, et ne croit jamais en faire assez; qui donne beaucoup et donne toujours avec joie; qui ne rejète aucune prière; qui prévient souvent le désir, et qui ne manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine; c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obsèques.

Je pourrais vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misère et la pauvreté, où se présentent tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondans de sa piété. Je pourrais la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés, où la honte tient tant de langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secrètes sur des familles déses-

pérées, qu'une sainte curiosité lui faisait découvrir pour les soulager. Je voudrais vous marquer ce zèle avec lequel elle animait les ames les plus tièdes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et ranimait la charité en un siècle où elle est non-seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce serait là le sujet du panégyrique d'un autre; c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que les vertus extraordinaires, et je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Je ne révèle pas même ici tant de grandes actions qu'elle a taché de rendre secrètes. Je révère encore après sa mort l'humilité qui les a cachées; je les laisse sous les voiles qu'elle avait tirés pour les couvrir, et je consens qu'elles soient perdues. Que dis-je? perdues! Tout est profitable aux élus, et la charité ne fait rien en vain. Elles sont écrites pour l'éternité dans le livre de vie: et Dieu, qui en fut le principe et le seul témoin, en est lui-même la récompense. Publiions donc les exemples de sa charité, et n'en sondons pas les mystères.

Qui ne sait, Messieurs, que l'établissement d'un grand hôpital dans cette capitale du royaume, qui renferme tant de grandeur et tant de misères tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce siècle? On en prévoyait l'utilité; on en connaissait l'importance depuis long-temps. Personne ne discernait plus les pauvres de nécessité d'avec ceux de libertinage. On ne savait, en donnant l'aumône, si l'on soulageait la misère, ou si l'on entretenait l'oisiveté. Les plaintes et les murmures confus excitaient plutôt l'indignation que la pitié. On voyait des troupes errantes de mendiants, sans religion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvaient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contréfaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la